

## PROPORTION IS BEAUTIFUL

*Mathématicien et philosophe, auteur de l'essai Une question de taille<sup>1</sup>, Olivier Rey invite notre Modernité à retrouver le sens des proportions.*

La sobriété nous sera imposée par les circonstances, par l'état du monde. Les dernières décennies écoulées, de consommation à outrance, ayant fait la preuve que ladite consommation n'apporte nullement un bonheur et un épanouissement sans précédents, la perspective de revenir à des modes de vie plus sobres n'a rien d'effrayant. Ce qui l'est, en revanche, c'est l'ampleur de la transition à effectuer en un temps très restreint. La cure de désintoxication menace d'être très brutale et, comme il n'existe pas d'institution à même de prendre en charge le patient le temps qu'il trouve un nouvel équilibre, la détresse accompagnant le sevrage risque d'engendrer des crises profondes, provoquant de terribles dégâts.

C'est pourquoi il importe :

- premièrement, de faire évoluer nos modes de vie aussi vite que possible, pour essayer de devancer, si peu que ce soit, le choc contre le mur de la nécessité, et de lisser, autant que faire se peut, les bouleversements que nous aurons à vivre ;

- deuxièmement, de donner un sens positif à ces bouleversements. Il s'agit de comprendre que les changements majeurs qui nous attendent portent véritablement en eux la promesse d'une vie meilleure. En être conscient sera une ressource considérable pour nous aider à traverser les phases ingrates de la transition, et à faire que ces phases soient, précisément, les moins ingrates possible.

L'Occident s'est habitué à penser, depuis des siècles, que les hommes ne doivent compter que sur eux-mêmes pour assurer leur bonheur, et que ce bonheur doit toujours être arraché à l'ordre des choses. Les humains, certes, ne sont pas de petits oiseaux, et il est assurément conforme au plan divin qu'ils s'emploient à transformer

1. Éd. Stock, collection Les essais, 2014.

leur environnement. Mais la transformation est une chose, l'épuisement et le saccage en sont une autre. De plus, les dispositifs technologiques qui nous facilitent la vie nous privent aussi, quand ils deviennent omniprésents et hégémoniques, de l'exercice plein et entier de nos facultés naturelles, source la plus sûre de contentement

*En termes  
d'artificialisation,  
il convient de ne pas  
aller trop loin*

en cette vie. Ce qui fait qu'en termes d'artificialisation, il convient de ne pas aller trop loin. Or, nous sommes déjà allés beaucoup trop loin. Aujourd'hui, l'artifice nuit davantage à l'épanouissement et à la fructification d'une vie humaine qu'il ne la sert. Il s'ensuit qu'au-delà de la douleur des ajustements auxquels nous devons procéder, la perspective d'une vie plus sobre est aussi la perspective d'une vie meilleure.

## Retrouver le sens des proportions

Parmi ceux qui peuvent nous aider à penser cela, il faut compter un auteur à la fois connu et méconnu, Ivan Illich. Il y a un paradoxe à son propos. Sa critique – non pas extrémiste, mais radicale – de la dynamique de “développement” des sociétés a suscité un vif intérêt dans les années 1960 et 1970. Puis, avec la fin de la reconstruction consécutive aux guerres mondiales et les premiers chocs pétroliers, sont arrivés le chômage de masse, les crises à répétition, le surendettement, l'exclusion à grande échelle, et un large consensus s'est formé pour considérer que ce qui importe avant tout, afin d'améliorer la situation, est le rétablissement d'une croissance économique forte. C'est ainsi que, de façon déconcertante, les maux que pointait la critique d'Illich, en s'aggravant, ont conduit à mettre la critique de côté, à la marginaliser, à en faire pratiquement un souci d'esthètes ou d'irresponsables coupés du seul vrai problème, celui qui conditionne tout le reste : la croissance.

Dans le contexte présent, la pensée d'Illich mérite d'être à nouveau méditée. Plus le temps passe, en effet, plus ses réflexions se révèlent actuelles, et plus elles apparaissent comme de précieuses ressources pour faire face à la situation présente, tant d'un point de vue critique – afin de comprendre les maux dont nous souffrons –

que d'un point de vue constructif – pour dégager les principes directeurs d'une société capable de répondre aux espoirs de la modernité, c'est-à-dire une société qui permette un véritable épanouissement et une véritable fructification de la vie humaine.

Ivan Illich a élaboré une boussole intellectuelle, dont nous n'avons que trop besoin pour nous orienter dans une jungle des faits sans cesse plus épaisse. Cette boussole, il nous en a donné de nombreux éléments dans son ouvrage intitulé *La Convivialité* (1973). À la fin de sa vie, il nous a fourni quelques indices supplémentaires dans une conférence où il rendait hommage à Leopold Kohr. Kohr est un homme dont la notoriété n'a pas dépassé des cercles restreints ; et quand d'aventure son nom est évoqué, c'est souvent à travers l'influence qu'il a pu exercer sur l'économiste anglais Ernst Friedrich Schumacher, auteur en 1973 d'un essai à succès dont le titre est devenu un slogan : *Small is Beautiful*<sup>2</sup>. Illich prend soin de souligner que la pensée de Kohr va bien au-delà d'une simple apologie du petit :

***La beauté et le bien ne sont pas une affaire de taille mais une question de proportions***

Kohr reste aujourd'hui un prophète, parce que même les théoriciens du *small is beautiful* n'ont pas encore découvert que la beauté et le bien ne sont pas une affaire de taille, en dimensions ou en intensité, mais une question de proportions. [...] Bien peu ont saisi le cœur de son propos : l'importance qu'il accorde à la proportionnalité. S'inspirant de lui, beaucoup sont allés jusqu'à chérir tout ce qui est petit<sup>3</sup>.

Il se trouve que dans le monde actuel, en proie au gigantisme, aux excroissances monstrueuses, à la mondialisation compulsive, le sens des proportions doit pousser, à peu près partout, à la réduction d'échelle. Pourtant, cet aspect circonstanciel ne doit pas faire oublier

2. Leopold Kohr est né en 1909 près de Salzbourg. L'Anschluss, en 1938, l'a conduit à quitter l'Autriche et à s'exiler aux États-Unis. De 1943 à 1955 il a enseigné l'économie et la philosophie politique à l'Université de Rutgers (New Jersey) puis, de 1955 à 1973, il a été professeur d'économie et d'administration publique à l'Université de Porto Rico.
3. « The Wisdom of Leopold Kohr », 1994. Une traduction française de cette conférence est disponible dans le recueil de textes d'Ivan Illich intitulé *La Perte des sens* (trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Fayard, 2004).

le principe fondamental : non pas l'apologie du petit en tant que tel, mais la recherche, en toutes choses, de la taille la plus appropriée pour l'épanouissement de la vie humaine et sa fructification. Alors seulement la critique du gigantisme ambiant peut ouvrir sur un horizon constructif.

## Mesure numérique et juste mesure

C'est un lieu commun que de noter la place énorme prise par la mesure dans les sociétés modernes. Une frénésie de mesures s'est emparée de celles-ci, ne laissant à peu près rien échapper à son emprise. Il convient, cependant, de s'entendre sur le sens accordé à ce terme. Platon, dans *Le Politique*, prend soin de distinguer deux façons de mesurer : d'une part, les choses se mesurent les unes par rapport aux autres, d'autre part elles se mesurent par rapport à la juste mesure (μέτρον), au convenable, à l'opportun (καιρός)<sup>4</sup>. C'est à la première façon de mesurer que les sociétés modernes s'adonnent sans retenue. Dans le même temps, la seconde façon a été à peu près totalement perdue de vue.

Or c'est précisément cette seconde façon de mesurer qui, à quelque sujet qu'il s'intéresse, guide Ivan Illich, c'est elle qui est au cœur de sa pensée. De là vient le très grand décalage entre celle-ci et l'atmosphère ambiante, de là également l'immense intérêt qu'il y a à l'explorer. Illich nous invite à réélaborer un rapport au monde inspiré par le principe de proportionnalité – proportionnalité entre les moyens et les fins, d'une part (pas de déchaînement technique

### *Réélaborer un rapport au monde inspiré par le principe de proportionnalité*

pour remplir des tâches frivoles, ou qui pourraient être accomplies plus simplement), entre les fins poursuivies et les facultés de l'être humain d'autre part (ce que permet la technique doit demeurer commensurable avec les facultés humaines; sans quoi, la technique humilie, asservit et défait l'homme au lieu de le servir). Il ne s'agit pas tant, ici, d'être anti-moderne que de prendre en compte les conditions à respecter pour que les promesses d'émancipation de la modernité soient tenues.

4. Platon, *Le Politique*, 283e, 284d-e.

Que les sociétés contemporaines doivent apprendre à renouer avec la limite est en passe de devenir un lieu commun, tant l'illimitation qui les caractérise est grosse de menaces. Pourtant, ce constat reste sans force, tant nous nous trouvons aujourd'hui démunis lorsqu'il s'agit de donner à l'idée de limite un autre sens que celui de frontière temporaire ou abusive, signe d'un défi à relever ou d'une tyrannie à renverser. Nous ne faisons pas que craindre, aujourd'hui, les catastrophes, écologiques ou anthropologiques : d'une certaine manière, nous les attendons, comme seules susceptibles de nous imposer des limites que nous sommes devenus incapables de penser positivement.

## Le sens de l'interdit

Cela, si on y réfléchit, est une très vieille histoire. Dans le jardin d'Eden, il n'y avait qu'un interdit, un seul. Qui plus est, extrêmement restreint : d'un arbre unique, il ne fallait pas manger les fruits. L'arbre à connaître le bien et le mal, dit-on. Les langues archaïques n'avaient pas de mots pour désigner les totalités, qu'elles indiquaient par leurs extrémités. Ainsi Dieu ne crée-t-il pas le monde, il crée le ciel et la terre. Le bien et le mal sont deux extrémités de la connaissance, et l'arbre à connaître le bien et le mal s'appellerait, aujourd'hui, l'arbre à vouloir tout connaître ; ou encore l'arbre à vouloir tout dominer. Les fruits de cet arbre ne devaient avoir aucune vertu particulière. Leur seule singularité, c'était qu'il fallait s'abstenir de les manger. Par cette abstention, l'homme et la femme n'étaient pas coupés de la totalité : simplement, en mettant une borne à leurs pulsions d'annexion, ils se trouvaient dans l'état d'esprit qui permet d'être l'un avec l'autre, d'avoir part à la totalité avec l'autre, avec les autres.

Au premier chapitre de la Genèse, Dieu dit à l'homme et à la femme :

« Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. » Dieu dit : « Je vous donne toutes les herbes portant semence, qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture. »

L'interdit, le tout petit interdit, qui vient au chapitre suivant, c'est le rappel que malgré tout, en ce monde, tout n'est pas à la disposition des humains – qu'en ce monde, il y a du non consommable. Ce rappel n'est pas une restriction que Dieu aurait mise à ses dons, mais au contraire un don supplémentaire. De même que Dieu a mis une limite à l'exercice de sa puissance pour qu'existent face à lui des êtres libres (limite qui est l'expression même de sa toute-

***En ce monde, tout n'est pas à la disposition des humains***

puissance, car une puissance ne sachant se limiter serait esclave d'elle-même), de même l'homme doit mettre une limite à ses pulsions d'emprise pour s'accomplir en tant qu'être libre. C'est ainsi qu'il ressemble à son Créateur. Le serpent, quant à lui, induit une autre idée de la ressemblance à Dieu : l'absence de toute limite. Et c'est cette idée qui demeure aujourd'hui largement dominante.

Dans une telle situation, il convient certainement de méditer à nouveau le sens des premiers chapitres de la Genèse. Nous pouvons, ensuite, nous rappeler ce que disait Nietzsche : il est bon qu'une vérité ait deux jambes plutôt qu'une, cela lui permet de marcher. À ce titre, l'idée de "mesure" dans le second sens désigné par Platon, dans le sens de la "juste mesure", celui-là même qu'Illich s'efforce d'appliquer en de multiples domaines, peut aussi nous être de quelque secours. La limite n'apparaît plus, envisagée ainsi, comme un arbitraire à renverser, mais comme la conséquence d'un rapport, d'un principe de proportionnalité (logos) où l'ontologique, l'éthique et l'esthétique se rejoignent. Par bonheur, ce logos n'a rien d'ésotérique : c'est au contraire au sens commun qu'il est le plus accessible.

OLIVIER REY

- ◆ Ce texte est tiré d'une conférence prononcée par Olivier Rey au Colloque « Objection de croissance et christianisme – Quelles convergences ? Quelles divergences ? », Lyon, Espace culturel Saint-Marc, 18-20 novembre 2011.
- ◆ Dernier ouvrage paru : *Leurre et malheur du transhumanisme*, Desclée de Brouwer, 2018.